

## **Dans mon innocence, tu m'as soutenu**

### *Du psaume 40 (extraits)*

05 J'avais dit : « Pitié pour moi, Seigneur,  
guéris-moi, car j'ai péché contre toi ! »  
06 Mes ennemis me condamnent déjà :  
« Quand sera-t-il mort ? son nom, effacé ? »  
11 Mais toi, Seigneur, prends pitié de moi ;  
relève-moi, je leur rendrai ce qu'ils méritent.  
12 Oui, je saurai que tu m'aimes  
si mes ennemis ne chantent pas victoire.  
13 Dans mon innocence tu m'as soutenu  
et rétabli pour toujours devant ta face.  
14 Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, \*  
depuis toujours et pour toujours ! Amen ! Amen !

Nous avons 40 jours pour naître à la miséricorde. 40 jours, comme 40 semaines qu'il faut à une femme pour mener à terme sa grossesse. 40 jours, pour redécouvrir notre identité la plus profonde, ce que Dieu aime en nous, notre innocence.

### **1. La porte de la miséricorde**

La miséricorde n'est pas une idée abstraite. La miséricorde, c'est le regard de Dieu qui ne voit en nous que notre ressemblance à son image. La miséricorde, de *miseria* et *cordia*, ce n'est pas Dieu qui se pencherait sur notre misère, mais c'est Dieu qui choisit de prendre sur Lui la misère, il se vide de lui-même.

Le 1<sup>er</sup> septembre 2015, le pape François adresse une lettre à Mgr Fisichella, président du Conseil pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation, à l'approche du Jubilé extraordinaire de la miséricorde. Il y écrit notamment ceci :

« Le Jubilé a toujours constitué l'opportunité d'une grande amnistie, destinée à toucher de nombreuses personnes qui, bien que méritant une peine, ont toutefois pris conscience de l'injustice qu'elles ont commise, et désirent sincèrement s'insérer à nouveau dans la société en apportant leur contribution honnête. Qu'à toutes ces personnes parvienne de façon concrète la miséricorde du Père qui désire être proche de ceux qui ont le plus besoin de son pardon. *Dans les chapelles des prisons, elles pourront obtenir l'indulgence et, chaque fois qu'elles passeront par la porte de leur cellule, en adressant leur pensée et leur prière au Père, puisse ce geste signifier pour elles le passage de la Porte sainte, car la miséricorde de Dieu, capable de transformer les cœurs, est également en mesure de transformer les barreaux en expérience de liberté.* »

En invitant les détenus à faire de la porte de leur cellule une porte de la miséricorde, le pape emploie une image magnifique, et spécialement osée. En effet, la porte d'une cellule – au moins en France – est une porte fermée à clé dont l'habitant n'a pas la clé. Il ne peut pas sortir quand il le veut. Il peut craindre pour sa vie, en cas de malaise, en cas d'incendie. Un autre a les clés.

Il y a de multiples formes d'enfermements, dans la maladie, la solitude, le vieillissement. Il y a les prisons volontaires que nous nous forgeons. Mais la prison reste une figure unique : ceux qui sont là sont en attente d'un jugement ou déjà jugés et condamnés. Ils sont la figure du coupable.

Or, en mourant sur la croix, crucifié entre deux coupables, c'est aux coupables que le Christ a choisi de s'identifier. Il a voulu être confondu avec eux, avec nous, afin qu'ils ne soient plus seuls avec leur faute. Jamais il n'accuse quiconque. Jamais il ne condamne (à la femme adultère, il répond au contraire « *Moi non plus, je ne te condamne pas* » (Jn 8,11), mais il partage la condamnation, il porte le jugement sur lui, sans porter de jugement sur quiconque.

C'est pourquoi nous pouvons lire autrement la fin de la dernière lettre aux sept Églises au chapitre 3 du livre de l'Apocalypse :

*Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi.*  
(Ap 3, 20)

Dieu est dans nos vies comme un détenu qui frappe et qui n'a pas la clé. La porte de la miséricorde, c'est aussi à nous de l'ouvrir pour qu'il puisse entrer.

### ***Le père Lataste***

Je voudrais vous parler du père Lataste, dominicain. En visitant à l'âge de 33 ans les détenues de Cadillac à qui il avait été amené à prêcher (en 1864), il s'adresse à elle en les appelant « mes très chères sœurs ». Il leur parle de la miséricorde de Dieu, dont il avait découvert le visage en Marie Madeleine. Il leur annonce que Dieu est le Dieu du présent, et qu'il se moque de ce qu'elles ont fait une fois qu'elles sont revenues à lui. Et là, il voit leurs corps se redresser, leurs visages s'éclairer. Elles sont nombreuses, prêts de 400. Toute la prison est là, sauf 4 ou 5 femmes restées à l'extérieur. Elles prennent sur leur temps de sommeil pour venir l'écouter, car il ne faut pas prendre sur le temps de travail. Elles se confessent à lui. Elles passent du temps en adoration. Et lui, voyant leur foi, est converti par l'effet de sa propre prédication ; il n'en revient pas et dira « *J'ai vu des merveilles. J'ai vu des merveilles* ».

On les croit coupables — Il n'en est rien. Elles le furent, il est vrai, mais depuis longtemps elles ont cessé de l'être ; et si un jour elles ont failli, depuis longtemps déjà elles ont reconquis dans les larmes et *dans l'amour de Dieu une seconde innocence*. Elles furent coupables, c'est vrai ! Mais quelle est donc l'âme qui n'a jamais eu rien à se reprocher, et parmi celles qui sont toujours restées pures, quelle est celle qui à un moment donné n'a pas senti que si la main de Dieu ne l'avait fermement soutenue, elle était tout près de faillir, à deux doigts de sa perte. [...] Oui, elles furent coupables mais Dieu ne nous demande pas ce que nous fûmes, il n'est touché que de ce que nous sommes<sup>1</sup>.

Il a l'intuition fulgurante de proposer la vie religieuse à ces femmes qui vivent dans le silence, et le travail, gardées par des religieuses. Il leur dit quelque chose comme : « Vous vivez comme les religieuses qui vous gardent, dans la prière, le travail et le silence. Si vous le désirez, rien ne vous empêche de vivre comme des religieuses ». Pour celles qui tentent l'aventure, rien n'est changé, elles sont toujours détenues, mais tout est changé : elles sont avec le Christ dans leur cellule. Elles sont toujours captives, mais le Christ se fait captif avec elles, et peut-être désormais sont-elles captives du Christ.

Il fonde son intuition dans la contemplation de la croix au pied de laquelle se tiennent la mère de Jésus et Marie de Magdala. L'une et l'autre, qui vivent dans l'amour de Dieu, vivent de la même innocence comme l'annonce Jean dans son épître : « *Quiconque demeure en lui [Dieu] ne pèche pas* » (1 Jn 3,6)

Ouvrir la porte de la miséricorde, c'est demeurer en Dieu, quoi que nous ayons fait.

## 2. La miséricorde se rit du jugement

« *Le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde, mais la miséricorde se rit du jugement* » (Jacques 2,13). Voilà. La miséricorde se rit du jugement !

### *Adam*

Commençons par le commencement, et par les récits de Genèse 1 et 2. Je vous laisserai les relire. Nous y apprenons plusieurs choses. Dans Gn 1, a) La création est bonne et Dieu s'en réjouit, b) l'homme est créé à l'image et ressemblance de Dieu. Dans Gn 2, c) il est fait mention de deux arbres. L'arbre de vie, au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. C'est du fruit de cet arbre (que Chouraqui nomme l'arbre de la pénétration du bien et du mal) qu'Adam et Ève, séduits par le serpent, vont manger. d) Enfin, le

---

<sup>1</sup> Sermon n°96, (deuxième rédaction), septième sermon de la première retraite aux prisonnières de la Maison de force de Cadillac, septembre 1864, in *Prêcher de la miséricorde*, textes présentés par le fr. Jean-Marie GUEULETTE, éd. Cerf / Fates, Paris, 1992, p. 146-148.

serpent, accusateur et menteur, n'est qu'une créature. Il n'y a donc pas de dualisme dans le récit de Gn 3. Il n'y a pas de dieu mauvais qui lutterait contre un dieu bon, cela, c'est de la gnose, mais ce n'est pas biblique. *Shatân*, en hébreu, signifie l'accusateur. (En grec, diable veut dire diviseur).

Et c'est un étrange procès qui commence. Car celui qu'on pense être le juge est finalement l'accusé. La première parole du serpent dans la Genèse, sa première question est une mise en doute accusatrice et mensongère de la parole de Dieu : « *Alors Dieu a dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ?* » (Gn 3, 1) Alors que Dieu avait bien dit : « *Tu peux manger de tous les arbres du jardin, mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas.* » (Gn 2, 16). Cette question mensongère du serpent entraîne une confusion dans l'esprit d'Eve qui à son tour tord la parole de Dieu : « *Du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit, "vous n'en mangerez pas"* » (Gn 3,2). Or, c'est faux : c'est l'arbre de vie qui est au milieu du jardin, et c'est de l'arbre de la connaissance qu'il est interdit de manger !

Manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal (ce que Chouraqui appelle « la pénétration du bien et du mal »), je crois que c'est prendre possession du jugement qui n'appartient qu'à Dieu. C'est se mettre en place de juge, décider par soi-même de ce qui est bon et de ce qui ne l'est pas, sans se laisser mener par Dieu. La faute d'Adam et la honte qu'il éprouve au décours ne sont pas d'abord une « chute de la chair », mais une « chute de l'esprit ». La tradition orientale et saint Basile liaient la nudité d'Adam à sa quête désespérée des sciences et des techniques qui le distraient de la contemplation de Dieu<sup>2</sup>. Plus près de nous, dès les premiers mots de son *Éthique*, Bonhoeffer précisait :

« Le but de toute réflexion éthique semble être la connaissance du bien et du mal. La première tâche de l'éthique chrétienne consiste à abolir cette connaissance. [...] L'éthique chrétienne voit dans la possibilité de connaître le bien et le mal la chute originelle. A l'origine, l'homme ne connaît qu'une chose : Dieu. Il ne connaît son semblable, le monde et lui-même que dans l'unité de sa connaissance de Dieu ; il connaît tout en Dieu seulement et Dieu en toute chose. [...] La connaissance du bien et du mal est donc le divorce d'avec Dieu. L'homme ne peut connaître le bien et le mal que contre Dieu<sup>3</sup> ».

Mais Dieu ne se résout pas à ce détournement de l'homme. Il le cherche, il l'appelle, le questionne, mais ne le juge pas. Quand Adam se rend compte de ses mésaventures, il se découvre nu, car la honte se rie de nos vêtements. Mais

---

<sup>2</sup> Giorgio AGAMBEN, *Nudités*, Rivages poche, 2012, p. 116-117.

<sup>3</sup> Dietrich BONHOEFFER, *Éthique*, Labor et Fides 1949, p. 1.

Dieu sacrifie un animal (un agneau ?) pour faire une tunique de peau qui viendra revêtir Adam et Ève et couvrir leur honte. Car la honte peut dévorer l'homme à petit feu, se nourrir de son sang, et le laisser exsangue. Dieu, dans sa bonté, recouvre de peau cette honte, comme pour permettre à Adam de ne pas craindre le regard d'autrui. Oui, c'est par sa miséricorde que Dieu recouvre Adam.

### **Noé. Le péché : découvrir la nudité**

Au chapitre 6 de la Genèse, la création est racontée à nouveau. Le Créateur demande à Noé de préparer une arche, pour mettre à l'abri tous les vivants que Dieu veut protéger du déluge. Noé, à son tour, reprend l'histoire d'Adam. Mais, une fois sorti de l'arche, Noé n'est pas tout à fait sorti d'affaire. Voilà qu'il s'enivre et se dénude dans sa tente.

*Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et avertit ses deux frères au-dehors. Mais Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leur épaule et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père; leurs visages étaient tournés en arrière et ils ne virent pas la nudité de leur père. (Gn 9, 20–26)*

A la suite de cette mésaventure Noé va maudire son cadet. Quelle est la faute de ce troisième fils, Cham ? *Cham devait-il ne pas voir ou devait-il ne pas dire ?* Peut-être l'un et l'autre, tant il est vrai que lorsque l'on approfondit la notion de secret, fermer les yeux et fermer la bouche sont toujours liés.

### **Le Kippour**

Il se trouve qu'en hébreu, la racine KPPR signifie « recouvrir ». C'est ce mot qui a donné Kippour, la fête du grand pardon.

L'après-midi de la fête de Kippour, les Juifs lisent Lv 18, 1–30, et toute la litanie sur l'inceste, qui commence ainsi : « *Aucun de vous ne s'approchera de sa proche parente pour en découvrir (racine GaLaH) la nudité. Je suis le Seigneur [Yahvé].* » La faute, c'est de découvrir la nudité (ce que l'on peut traduire par « violer »). On retrouve là l'expression utilisée pour nommer la faute de Cham qui a « découvert » la nudité de son père, et qui l'a publiée. Par extension, la racine GLH, c'est aussi « partir en exil », « être déporté » ou encore « être sans abri ». Le livre des Proverbes renchérit : « *Qui dévoile (GaLaH) les secrets commet une trahison* » (Pr 20, 19).

Il existe donc une sorte de tension dialectique : le péché par excellence, ce serait « découvrir la nudité », et la miséricorde par excellence, ce serait « couvrir la nudité » et *a fortiori*, « couvrir la faute ». Voilà ce qu'est la miséricorde : fermer les yeux, ne pas succomber à la convoitise dont le nom est le fruit de

l'arbre de la pénétration du bien et du mal, fermer les yeux afin de ne pas juger. Le péché, c'est le contraire des yeux fermés et de la bouche fermée : c'est laisser l'accusateur accuser, c'est dévoiler la nudité de l'autre. C'est le contraire de la discrétion et du secret. Prenons un exemple plus contemporain : La véritable impudicité n'est pas de se promener en jupe courte, mais d'accuser celle qui porte une jupe courte d'impudicité !

### ***La miséricorde : couvrir la faute***

Thomas d'Aquin fonde théologiquement le secret de la confession (établi par Latran IV en 1215) par la même intuition. À la question : « Un prêtre est-il obligé dans tous les cas de cacher ce qu'il a appris sous le secret de la confession ? », il répond : « Le prêtre doit se conformer à Dieu dont il est le ministre. Or, Dieu ne révèle pas les péchés qui sont dévoilés par la confession, mais il les *recouvre*. Le prêtre non plus ne doit donc pas les révéler<sup>4</sup>. »

Un très joli apophtegme des Pères du désert illustre cette miséricorde « recouvrante » :

Il était un moine qui tomba dans la fornication, trois ans ; et son higoumène [son maître spirituel] était dioratique [doué du charisme de la *diorasis*, faculté mystique de voir ce qui, pour le commun des mortels, est invisible] mais ne pouvait le savoir.

Or un jour, l'abbé connut sa mauvaise action ; il l'appela et dit : « Dis-moi où tu étais cette nuit, et pourquoi tu irrites Dieu ? » Et il tomba à ses pieds et dit : « J'ai péché devant Dieu, et voici trois ans de cette action impure dans laquelle j'ai été attrapé. » L'abbé dit : « Mais que faisais-tu, pour que Dieu me cache les maux dans lesquels tu étais enferré ? »

Il dit : « C'était ma pratique que chaque nuit où j'allais à l'action impure, je disais en pleurant, à l'aller et au retour, les huit canons de psaumes et les hymnes de pénitence ; mais cette nuit le mauvais démon m'a rendu négligent, m'a désespéré et a dit que mes prières étaient inutiles. Je n'ai pas eu du tout le souvenir de Dieu et n'ai pas psalmodié. »

Et l'abbé dit : « Bénie soit la miséricorde de Dieu, qui ne veut pas la perte de l'homme ! Et maintenant, puisque Dieu ne se souvenait pas des autres actions des trois ans, moi semblablement, je te pardonne ce qui a trait à cette nuit-ci, par la miséricorde de Dieu. »

Et il revint à Dieu, et devint un homme parfait par la pénitence et les bonnes œuvres<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup>Thomas D'AQUIN, (Commentaire des sentences de Pierre Lombard) *De Sententiae*, Livre IV, d 21. Qu<sup>o</sup> 3. a. 1 qc. 1 s. c. 2. cf. <http://docteurangelique.free.fr/index.html>

<sup>5</sup> *Les sentences des pères du désert*, apophtegmes traduits de l'arménien, Solesmes, Arm. 1 622 (25) A

Dans l'évangile, Jésus ne pose jamais de questions à ceux qui viennent à lui. Il les prend tels qu'ils sont, là où ils en sont. Naître à la miséricorde, c'est fermer la bouche et fermer les yeux sur les fautes d'autrui. C'est laisser Dieu fermer les yeux et la bouche sur nos propres manquements. Nous laisser recouvrir par lui.

Souvenez-vous de la femme adultère de Jn 8. Jésus ne demandent pas à ceux qui voulaient la lapider de partir. Il ne les accuse pas. Ce sont eux qui s'accusent eux-mêmes, et s'en vont ! Ce que Jésus dit, c'est : « *Moi non plus, je ne te condamne pas* » (Jn 8,11). Il le dit à la femme adultère et sans doute à chaque homme. Les vieillards qui jugent leurs propres œuvres sont partis les premiers. Ce faisant ils se sont privés d'entendre ce « *moi non plus, je ne te condamne pas* » qui leur était adressé à eux aussi.

### 3. « Revêtir le Christ »

Cette attitude, se laisser recouvrir par la miséricorde de Dieu, je crois que c'est « revêtir le Christ ». Nous laisser habiller de sa tunique, cette tunique sans couture qu'il nous laisse à l'heure de sa mort.

### *Dieu à genoux : Aimer jusqu'à la fin (Jn 13)*

En fait, Jésus a déjà quitté une première fois sa tunique avec ses amis. C'est au chapitre 13 de Jean. Il a déposé sa tunique à l'heure de déposer sa vie.

*Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. (Jn 13,1)*

Au cours d'un repas, alors que Judas, un des siens, un de ses tant aimés, vient de le vendre, Jésus se lève et dépose ses vêtements. Jésus se lève et dépose sa vie, comme il l'avait promis en Jean 10 :

*« Moi, je suis le bon pasteur ; le bon pasteur dépose sa vie pour ses brebis ». [...] C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je dépose ma vie pour la recevoir à nouveau. Personne ne me l'enlève, mais je la dépose de moi-même. J'ai pouvoir de la déposer et j'ai pouvoir de la recevoir à nouveau : tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père » (Jn 10, 11-18).*

Il dépose sa vie entre les mains des siens, comme aujourd'hui encore, il dépose sa vie entre nos mains. *Nous sommes dépositaires de la vie du Christ.* Puis, il verse de l'eau dans un bassin, et se met à laver les pieds de ses disciples.

Prenons le temps, mes amis, d'être là, avec lui. Voilà Jésus, la Parole de Dieu faite chair, la Miséricorde de Dieu, voilà Jésus qui se met à genoux devant les siens pour leur laver les pieds.

Dieu à genou devant l'homme : voilà le visage de la miséricorde. Quand il se tient ainsi à ras-de-terre, Dieu se met à la bonne hauteur afin que même ceux qui rampent (de honte, d'effroi) puissent le rencontrer. Les courbés, les vaincus peuvent à ce moment là le regarder les yeux dans les yeux.

Lorsque Jésus s'agenouille devant les siens, ce n'est pas seulement une leçon d'entraide qu'il nous donne. Non. Quand il se met à genoux, Jésus offre le sacrifice d'action de grâce, il s'offre en sacrifice d'action de grâce afin de remercier le Père du cadeau que nous sommes pour lui. Il rend grâce à son Dieu d'avoir fait de la vie des hommes sa maison, de notre corps son temple. Si la création est la joie du cœur de Dieu, et si, en son sein, l'homme est le bouleversement de ses entrailles, « aimer les siens jusqu'à la fin », c'est je crois, les aimer jusqu'à ne rien retenir d'autre que la joie de leur présence. Et louer le Père.

Voilà ce que fait le Fils à cette heure si grave : il continue de remercier le Père. Il s'agenouille devant le temple de Dieu que nous sommes, y compris Judas qui vient de le vendre, et Pierre qui va le trahir. « *Comprenez-vous ce que je vous ai fait ?* » demande-t-il alors. Car il n'est pas sûr que nous osions aller jusque là dans la compréhension de ce geste. Et de poursuivre : « *C'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous* ». Voilà ce que nous allons célébrer jeudi : le don que Jésus fait de sa vie, il le fit en remerciement, c'est un sacrifice d'action de grâce.

Faire comme lui, c'est vivre de façon à ce que nos existences soient un remerciement offert à nos proches, pour les remercier d'exister, et dans le même mouvement d'offrande, un remerciement à Dieu.

### ***La tunique du Christ***

A l'heure de la passion, Jean l'évangéliste insiste sur la tunique laissée par le Christ à l'heure de sa mort, « sans couture, tissée d'une seule pièce partir du haut », tirée au sort<sup>6</sup>. Eh bien, je crois que cette tunique est le vêtement ultime qui nous est laissé à tous pour recouvrir en nous (et même dissoudre) tout ce qui n'est pas Dieu.

---

<sup>6</sup> *Lorsque les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses vêtements et firent quatre parts, une part pour chaque soldat, et la tunique. Or la tunique était sans couture, tissée d'une seule pièce à partir du haut ; ils se dirent donc entre eux : « Ne la déchirons pas, mais tirons au sort qui l'aura. » afin que l'Écriture fût accomplie : Ils se sont partagé mes habits, et mon vêtement, ils l'ont tiré au sort. Voilà ce que firent les soldats. » (Jn 19, 23-24)*



Faisons un peu de poésie. Je crois que c'est de cette tunique que le père prodigue revêt son fils retrouvé. Je crois que c'est cela « revêtir le Christ ». Nous laisser habiller par lui, habiter par lui, pour habiter sa vie. Le laisser nous revêtir de cet amour qui transforme tout.

Une histoire étonnante est racontée dans l'évangile selon Marc. Jésus vient d'être arrêté. Tous s'enfuient. « *Un jeune homme le suivait, n'ayant pour tout vêtement qu'un drap, et on le saisit ; mais lui, lâchant le drap, s'enfuit tout nu.* » (Marc 14, 51–52). Ce « drap » (*sindona*) est le même mot qui traduit « linceul » quelques versets plus loin (lorsque Joseph d'Arimatee enveloppe Jésus dans un linceul, en Marc 15, 46).

A l'heure de la résurrection, un autre « jeune homme » est là, désormais assis et vêtu d'une robe blanche. « *Étant entrées dans le tombeau, elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies de stupeur. Mais il leur dit : "Ne vous effrayez pas. C'est Jésus le Nazaréen que vous cherchez, le Crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici."* » (Mc 16, 5–6). Il n'est pas dit que c'est un ange. C'est peut-être le même jeune homme, après sa rencontre avec le ressuscité. J'ai envie de croire qu'un échange a eu lieu. Si ce jeune homme, c'est nous, nous avons laissé à Jésus le drap, le linceul, et lui nous offre sa robe blanche. La tunique du Christ, offerte une fois pour toute à l'heure de sa passion, nous a définitivement revêtus. Le vêtement, c'est lui.

*« Nous savons en effet que si cette tente – notre maison terrestre – vient à être détruite, nous avons un édifice qui est l'œuvre de Dieu, une maison éternelle qui n'est pas faite de main d'homme, dans les cieux. Aussi gémissons-nous dans cet état, ardemment désireux de revêtir par dessus l'autre notre habitation céleste, si toutefois nous devons être trouvés vêtus et non pas nus. Oui, nous qui sommes dans cette tente, nous gémissons, accablés ; nous ne voudrions pas en effet nous dévêtir, mais nous revêtir par dessus, afin que ce qui est mortel soit englouti par la vie. Et Celui qui nous a faits pour cela même, c'est Dieu, qui nous a donné les arrhes de l'Esprit. » (2 Co 5, 1-5)*

#### **4. Notre vocation : « saints et immaculés en sa présence »**

L'année sainte de la miséricorde s'est ouverte le 8 décembre, jour de la fête de l'Immaculée Conception. Ce n'est pas pour rien. L'oraison de ce 8 décembre, si vous y faites bien attention, dit ceci :

Seigneur, tu as préparé à ton Fils une demeure digne de lui par la conception immaculée de la Vierge ; puisque tu l'as préservée de tout péché par une grâce venant déjà de la mort de ton Fils, accorde-nous, à l'intercession de cette mère très pure, de parvenir jusqu'à toi, purifiés, nous aussi, de tout mal.

La véritable porte de la miséricorde, c'est la croix du Christ. C'est par sa mort que le Christ qui rend Marie immaculée. Et nous aussi, si comme elle, nous sommes entièrement tournés vers lui. C'est précisément ce que dit l'épître aux Éphésiens, que nous lisons le 8 décembre (et chantons toutes les semaines aux vêpres).

*« Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis par toutes sorte de bénédictions spirituelles, aux cieux, dans le Christ. C'est ainsi qu'il nous a élu en lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour, déterminant d'avance que nous serions pour Lui des fils adoptifs par Jésus Christ. » (Eph 1,3-5)*

Notre vocation la plus profonde, la plus réelle, c'est de retrouver en nous cette image et ressemblance originelle qui n'est *jamais* perdue. Elle peut être recouverte, oubliée, que sais-je, mais elle demeure en nous inentamable.

Ne craignons pas de nous découvrir devant Dieu tel que nous sommes, aimés hors du péché, revêtus, protégés par la tunique sans couture, jamais déchirée, de l'amour miséricordieux de notre Dieu.

Revêtir le Christ, c'est faire de lui notre capuchon, disait maître Eckhart. S'il nous recouvre, rien de ce qui nous arrive ne nous touche directement, sans le toucher, lui d'abord. Tout passe par lui. Il s'agit d'être enveloppé de Dieu, de façon à ce qu'il soit le premier touché par ce qui nous atteint. Laissons-le conclure cette méditation.

L'homme qui serait si complètement sorti de lui-même et de tout ce qui est sien serait, en vérité, totalement fixé en Dieu : si on voulait le toucher, il faudrait d'abord toucher Dieu. Car il est absolument en Dieu et Dieu l'enveloppe tout comme mon capuchon entoure ma tête, et quiconque voudrait m'attraper devrait d'abord toucher mon vêtement. [...] Si grande que soit une souffrance, du moment qu'elle passe par Dieu, c'est Dieu qui la supporte le premier.

En vérité, plus nous sommes nous, moins nous sommes nous. Un homme qui serait sorti de lui-même ne pourrait jamais perdre Dieu ni se sentir séparé de lui, quoi qu'il fasse. S'il arrivait néanmoins à cet homme d'avoir une défaillance ou de pécher en paroles ou de commettre une faute quelconque, c'est Dieu, puisque dès le début il a pris part à l'action, qui nécessairement prendrait sur lui le dommage. Quant à toi, garde-toi bien pour autant de laisser ta tâche !<sup>7</sup>.

Sœur Anne Lécu o.p.  
Premier dimanche de carême.

---

<sup>7</sup> Maître ECKHART, *Traité et sermons*, « Entretiens spirituels XI », GF, p. 95-96.